

Philosophales

Robert Marteau

Volume 29, numéro 2 (170), avril 1987

Écrire & penser

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60454ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marteau, R. (1987). Philosophales. *Liberté*, 29(2), 71–82.

ROBERT MARTEAU

Philosophales

PREMIÈRE JOURNÉE

— Par où commencerons-nous?

— Par le commencement, qui est l'origine. C'est là que la bouche parle.

— ... Et te parle le français.

— C'est en effet la langue que j'apprends; et c'est en l'apprenant que je deviens sensible de plus en plus aux rapports, par exemple, entre homme et humus, mer et mère, Eve et eau; ligne, ligneux, leigne, lignage.

— Le rapprochement que tu fais des quatre derniers vocables n'est certainement pas étranger à ton ascendance forestière.

— Tout enfant j'ai appris à compter l'âge des arbres par les lignes concentriques que présente la section d'un fût. Mais déjà l'arbre est abattu et voué à l'industrie. En son état naturel, c'est sa verticalité qu'il offre. Il s'accroît chaque année d'un cercle dans le même temps qu'il se hausse, aspiré qu'il est par la lumière pour voir un plus vaste horizon. Et par l'instinct qu'il a de grandir, il s'assoit plus solidement dans l'horizontalité. Il est à lui seul un ordre dont la lecture ou l'interprétation suffirait à nous ouvrir à l'ordre du monde.

— Tu dis «suffirait», ce qui signifie qu'une condition au moins n'est pas remplie pour que nous soyons des lecteurs ou interprètes dignes de l'accès.

— Au moins cela est clair, mais il ne m'est pas moins clair qu'à l'origine même l'homme-humus por-

taît en lui le don du ligneux, qui conjugue à la ligne mélodique horizontale l'aspiration harmonique verticale. Et ceci nous amène à nommer la mère, que l'espagnol dit *madre*, désignant le bois lui-même par *madera*, qui est en français madrier, quand il réserve *leña* pour le plus menu, ramifié et linéaire, que nous appelions ici, il n'y a pas si longtemps, la leigne. Tu suis le fil?

— Je ne voudrais pas le rompre.

— Suivant le fil et la ligne, les fils, en ligne, issent de la mère, ce qui constitue le lignage.

— Tu joues sur les mots.

— Je ne te le fais pas dire.

— Tu joues d'eux.

— C'est apprendre à écrire.

— Tu t'en joues, peut-être.

— Je m'en enjoue, certes; quant à s'en jouer, personne n'est assez doué pour cela.

— Que veux-tu dire?

— Qu'ils nous germent, nous enveloppent, nous informent, nous contiennent, et qu'ainsi c'est nous qui sommes à l'intérieur de leur jeu et en quelque sorte à lui soumis.

— Tu dis: nous germent. N'est-ce pas une forme incorrecte?

— Disons que je le dis pour renforcer le fil et le bien fixer à son origine. Et quand nous disons, tu remarqueras que les mots se mettent en file, ou en ligne.

— Quand nous écrivons, plutôt.

— Je ne fais pas la distinction.

— Comment!

— Alors, disons que je ne fais pas la distinction pour le moment.

— Prétendrais-tu qu'il y eût simultanité entre dire et écrire?

— Je dis qu'à l'origine, l'homme a signé ses paroles, et les signes il les a mis en lignes. Il se reconnaissait ligneux, fil-fils de la mère (*madre-madera*).

— N'es-tu pas gêné d'avoir à emprunter à une langue étrangère pour que ton fil tienne?

- C'est que le sens essaime et se dissémine.
- Veux-tu dire que du sens premier, comme d'une ruche, des essaims sont partis, se dispersant en une multitude de dialectes?
- Pour le moins.
- Nous voici à Babel.
- Au babyl... Mais tenons le fil.
- Tu me rappelles à l'ordre.
- On ne saurait mieux dire. A l'origine, la matière ligneuse donna naissance à une lignée de fils...
- Tu recommences à zéro. C'est comme si nous n'avions pas parlé.
- Et voilà que tu rends les choses encore plus difficiles.
- Mais pourquoi?
- Eh bien! en introduisant le zéro.
- Je l'admets. J'ai gaffé... Tu disais: A l'origine, la matière ligneuse donna naissance à une lignée de fils.
- Tu constates qu'en français fil et fils sont si proches qu'on a parfois du mal à les démêler. Aussi te proposerai-je de revenir à ce qui, dans une perspective linéaire, paraît les précéder: la mère, matrice, matière qui les engendre par l'œuf dont elle est issue, les lettres o et m, initiales d'œuf et de mère, nous apparaissant alors comme primordiales, comme signes de quelque chose qui se produit à l'origine et se manifeste, l'o étant le cercle ou la sphère de rayon infini que reproduit la bouche, l'm l'onde qui en émane pour se nommer monde. Nul ne peut s'interdire de vérifier la similitude qui existe entre o, la lettre, et le dessin du zéro, o; et le mimétisme par quoi s'opère le tracé du m à partir de l'ondulation de l'eau.
- J'ai entendu dire qu'en Inde la syllabe *om* est tenue pour l'originelle et qu'elle est émise par le myste dans le but d'atteindre en lui-même l'origine... Tu entends?
- Bien entendu. Et celui qui n'entendrait pas mais seulement verrait, voyant, comprendrait ce que, grâce à Dieu, à la fois nous entendons et

voyons: le murmure de l'eau — d'ève. De la première mère, ou matrice, ou matière, le français premier ne différenciait pas ce que nous nommons d'un moins beau nom: eau. Encore mes grands-mères et mon père disaient ève pour eau.

— Ce n'est pas sans visée, je suppose, que tu as dit: le murmure de l'eau.

— Je m'avise en effet que du son o et de la figure qu'il forme, source aquatique, figure de l'origine, l'onde sourd en forme de m, figurant la formation du monde, signant la manifestation, les deux m de murmure signalant l'engendrement à l'infini de l'onde telle que l'œil, telle que l'ouïe, telle que l'esprit peuvent la saisir.

— Ainsi, pour toi, le monde serait ondulatoire.

— Certainement.

— Mais dans bien des langues le vocable qui le nomme ne ressortit pas à la conjonction du m et de l'onde.

— Aucun doute là-dessus. J'ai toutefois confiance suffisamment dans l'unité de l'univers pour avancer que toute langue est informée de ce même mouvement.

— Tu n'as pas de preuves.

— Aucune. Le champ de la langue...

— Comment l'écris-tu?

— (Eh bien, comme tu l'entends)... n'est pas celui des preuves. Aucune langue n'est scientifique; toute langue est maternelle. Et c'est dans ce champ seul — ou ce chant — que les grandes opérations de l'humanité peuvent s'effectuer.

— Quelles seraient, selon toi, les grandes opérations de l'humanité?

— Celles qui édifient le poème — depuis l'origine, c'est-à-dire à cette source de Thrace où naît le murmure du ruisseau que les muses dansent — disent en dansant.

— Te voilà aux muses, que notre ami François Fédier dit spécifiquement helléniques.

— Tout porte à croire, il est vrai, que les seuls

Grecs ont eu d'elles révélation, les ont donc vues voilées, ce qui n'exclut pas leur présence différemment manifestée dans la mémoire et l'immémorial des autres peuples et langues.

— Des gens qui travaillent en marge des mythologues officiels prétendent qu'elles eurent préhistoriquement une réalité charnelle dans tel vallon de Thrace sous les espèces de jeunes filles choisies pour les fêtes musaïques du mois de mai. Des orphées, lors de ces fêtes, auraient été initiés au cours de rites où elles seraient entrées comme médiums et guides inspireurs dans les méandres de la voie vocale.

— Quand tu dis «voie vocale», ça me rappelle ce poète de langue anglaise s'interrogeant sur l'homophonie qu'offre le français entre voie (chemin), voix (émission sonore) et vois dans la conjugaison du verbe avoir. Ça me rappelle aussi combien fut admirable et révélatrice pour moi la remarque du poète serbe Miodrag Pavlovic à propos de bacchante, nom qui dériverait du sanscrit *vac* (voix, parole), et pourrait aussi bien se dire en notre langue: vocante, et encore: vacante, où j'entends: vaque, et vide, et vache (sacrée en Inde), laquelle, de toute sa peau tendue autour de la panse, fait résonner ses cordes vocales.

— Homère ne trouve rien de mieux à dire d'une déesse qu'elle a des yeux de vache.

— Et Io, avatar d'Isis, n'est-elle pas une vache?

— Et *ïov*, ça veut dire violette, dont la couleur est celle de la mer homérique.

— On n'en finit pas.

— C'est que le mythe, comme nous, n'a ni commencement ni fin.

— Ça ne s'explique pas.

— C'est fait de plis.

— Et plus on s'y applique, plus ça devient compliqué.

— C'est que ça s'entrelace, se relaie, reprend source au plexus.

— Aux plusieurs plexus: solaire (Apollon),

lunaire (Artémis), vénusien (Aphrodite), mercurien (Hermès), cardiaque (Mars-Arès), uranien, neptunien, jovien, plutonien.

— Il me vient à l'esprit que le poète est celui qui se complaît à la complexité, le poème étant le complexe plié, replié par lignes que le poète déplie, empile, toutes faites d'un entrelacs de vocables qui sonnent, résonnent, se visent et visualisent.

— Et les poètes qui apparemment donnent du plus simple sont à l'extrême au même degré que ceux qui donnent de l'extrêmement complexe.

Comment développer le germe, accroître la plante,
 l'épanouir en fleur?
 Au sommet nous atteindre, contempler la corolle,
 y sacrifier le poème?
 Laisant que les dieux naissent, les immortels,
 les innées,
 Plus minuscules que le grain de pollen,
 imperceptibles à nos sens,
 Porte-rayons pourtant qui nous dépliant,
 exfoliation nécessaire,
 Hors de la nécessité, à elle nous soustrayant là haut
 Dans l'intime corpuscule insoumis à l'introspection
 Comme à la prospection du microscope; d'où naquit,
 Néanmoins, la couleur jaune et l'architecture
 du temple parfait
 Inscrite en rapport numérique dans l'axe et
 le tournoiement de la coquille
 Comme dans le floral gravissant son échelle
 jusqu'au point d'éclosion,
 Alors exaltation et modèle pour l'homme,
 paradigme de la pensée,
 Eloge rejailli au féminin que la double paume recueille
 Avec la rosée; en offrande remet aux plus hautes
 instances,
 Sans preuve aucune, pour qu'il n'y ait pas de doute,
 Et pas de marchandage, et que ne s'instille pas
 le soupçon —
 Conque, coupe à hauteur des lèvres levée,
 offerte au feu qui se lève,
 A la fois matériel et fils de l'Amour — porte-flèches
 et porte-parole,
 Crucifère, crucifié, phénix et quetzal — beau en habit
 de plumes,
 Mais qui brûle — au débucher, cerf — à l'hallali,
 licorne.
 Que reste-t-il de l'homme? Un chant. Une fleur.
 Origine du monde Oooooooooooooooooooooommmmmmmmmega.

DEUXIÈME JOURNÉE

— La fable était à l'origine.

— Le passé n'est-il pas ici malvenu et ne faudrait-il pas dire plutôt: La fable est à l'origine?

— Faut-il comprendre: se situe à l'origine ou coïncide avec l'origine?

— La fable se situe en ce non-lieu, l'origine, d'où surgit ce qui existe.

— La fable serait ainsi indissociable de la parole, du logos selon saint Jean.

— La fable est la parole, la faveur qui nous est faite et que vient nous remémorer la fève de la galette épiphannique. Le soleil est alors sorti du lotus jusque-là refermé sous les eaux, lequel a émergé, s'est ouvert, ouvrant le chemin ascensionnel.

— C'est dire que la fable-parole imite en son cours la course apparente du soleil, qu'elle est pour ainsi dire héliotrope.

— C'est cela. Nous ne pouvons faire que nous ne soyons inscrits dans le système solaire et que notre existence totalement n'en dépende. Je dis notre existence, et non pas notre origine. Je dirais à ce point que la fable se formule de la présence perpétuelle, intemporelle et persistante de l'origine dans l'existant.

— Ce serait comme un souvenir.

— Indélébile, insaisissable, dont la fable se fait en métaphorisant, soit en rapportant ce que les sens saisissent à ce point de dimension nulle autant qu'infinie qui est en nous.

— Serait-ce la demeure des dieux?

— C'est en tout cas le seul point de contact que nous ayons avec ce qui n'existe pas.

— Comment se fait-il que tant de grands esprits aient voulu prouver l'existence de Dieu?

— Ils ont pu se laisser abuser par leur intelligence même.

— Irais-tu jusqu'à proposer: Ce qui est n'existe pas?

— Je ne peux pas y échapper.

— Mais ce qui existe pourrait bien être la preuve de ce qui est.

— Or ce qui est n'a pas besoin de preuve, n'ayant pas de besoin, ne dépendant en aucune façon d'aucune forme de nécessité.

— Tu te souviens que Braque a noté qu'est pour le moins suspecte une peinture qui demande une seule preuve.

— Je m'en souviens, et j'aimerais retrouver la phrase exactement ainsi qu'il l'a formulée. Alors que tout est pesé dans un tableau, c'est en effet l'impondérable seulement qui décide de sa valeur. C'est qu'une œuvre dite d'art s'adresse à la source indécélable où la fable-parole surgit.

— Jean Genet constate, dans son *Atelier de Giacometti*, qu'ayant été saisi par la présence de l'Osiris du Louvre, il connut que toute œuvre d'art — telle qu'il l'entend — ne s'adresse qu'aux morts.

— Ne s'adresse qu'à l'origine impérissable en chacun: mort ou vivant, lequel est un mort à venir, puisque nous n'avons en effet d'avenir que notre mort. Et la fable, que l'on croit du passé, est en fait le dialogue en chacun engagé avec cet avenir. Et pour revenir à l'œuvre d'art, picturale et plastique, je dirai que nous ne la voyons que dans la mesure où elle nous parle; où elle déclenche en nous le cours de la parole originelle qu'est la fable; nous atteint en ce qui nous enveloppe, nous ensemence, nous germe, nous engendre, nous fait, pour tout résumer en une syllabe. Je peux citer des œuvres qui ont un tel pouvoir par leur presque total retrait. La première qui me vient à l'esprit, c'est *La Tempestá* de Giorgione. Je l'évoque, et par ma voix même à l'instant je la vois: irréductible bien qu'extrêmement fragile, et matériellement destructible non moins que le plus éphémère papillon.

— Nous avons dit: La fable est à l'origine. Ne devrions-nous pas plutôt dire: La fable existe à l'origine?

— C'est que nous sommes à ce point où l'exis-

tence surgit de ce qui est. On ne peut se dispenser de citer Jean :

*Entête, lui, le logos et le logos est pour Elohim,
Et le logos est Elohim, il est entête pour Elohim.
Tout devient par lui...*

— Ainsi la parole-fable serait: manifestation du logos et logos manifesté.

— Par qui tout devient et qui enveloppe tout.

— L'homme étant signé dès l'origine comme porte-parole ou porte-fable.

— Aussi loin que nous remontions, en quelque peuple que ce soit, n'est-ce pas la fable que nous rencontrons?

— Et chaque peuple par sa propre fable se relie à l'origine; les mots de la fable sont les cailloux du petit Poucet par lesquels on reconnaît son chemin. En ce sens, la fable est un calcul, ou la voie des calculs. Par ces calculs chacun se remémore sa mémoire immémoriale.

— Mais voici que l'homme d'Occident est devenu calculateur, mettant les cailloux dans sa poche puis s'employant à les compter. Or ce compte, que nous nommons science, technique, ne pouvait pas ne pas être inscrit lui-même en l'homme à l'origine.

— Sans aucun doute cela faisait partie, dès l'origine, de son possible.

— Or la fable oppose l'arbre de science à l'arbre de vie.

— Ce qui, pour l'homme scientifique, n'a pas de sens.

— Et pourtant si c'était vrai que le premier nommé eût en se développant pouvoir de détruire l'autre.

— Alors que son développement nous paraît aujourd'hui irrépessible.

— L'ultime sens du signe de la croix serait-il de nous indiquer que nous sommes au lieu où les chemins se croisent? et ce lieu est toujours celui du feu, s'il est aussi le creuset du cristal.

— Le monde est suspendu à une interrogation.

— Le Christ suspendu sur la croix n'a-t-il pas lui-même figure de point d'interrogation?

— Et le serpent pareillement qui parfois le remplace et le figure sur cette même croix?

— Comme tu sais, nous l'avons ici conjugué à l'aigle en notre petite église de Saint-Pierre de l'Isle où on entend à la fois le meuglement des vaches et le murmure de la Boutonne.

— Et de cette conjonction ou conjugaison se reforme le livre de vie — le livre ouvert — que le Christ glorieux tient et désigne.

— C'est le livre comestible de Rabelais.

— Et le feuilleté de l'alchimiste...

— ... qui ouvre à celui qui le mange la porte du ciel.

— C'est là inscrit dans la pierre. Mais qu'est-ce que ça veut dire?

— Nous en portons en nous l'exacte signification, que nous saurons retrouver si nous parvenons à traverser strates et retombées. Traverser sans périr — non sans péril — le nocif pour accéder à l'innocence.

— Te souviens-tu du bas-relief ornant l'une des stalles de bois du chœur de l'église de Saint-Hymer en Normandie?

— Si je m'en souviens! C'est toi qui l'as découvert et qui m'y as conduit. Auprès d'un fût, qui pourrait être un stipe de palmier, on voit d'une fleur ouverte un homme s'extraire.

— Est-ce le Christ?

— Est-ce le Christ fait homme? Est-ce l'Homme-Christ? Est-ce le Christ en l'homme? L'explication est toute là dans le dépliement floral concomitant de l'extraction. Celle qui est dite porte du ciel est aussi nommée étoile et fleur, Marie.

— Elle est la fleur d'où naît le dieu et le signe.

— Quelle continuité, aussi loin qu'au-delà nos investigations puissent nous mener!

— L'Égypte, il est vrai, nous offre la même image, celle d'une fleur — le lotus — qui, émergeant

des ondes, donne naissance à Horus, l'enfant-dieu, fils d'Isis.

— C'est la perpétuelle manifestation des signes éternels dont se constitue la fable.

— Et n'est-ce pas sur le modèle de la fleur que les temples furent élevés?

— Il est clair que leur architecture se conforme aux phases qui se succèdent de la germination à l'efflorescence.

— Les peuples du Mexique disaient paroles-fleurs pour poèmes, ajoutant que même accueillies par les meilleurs poètes, elles ne nous parvenaient que flétries.

— C'est avec une joie toujours renouvelée que je revois au Louvre ce fragment de stèle, marbre grec taillé en bas-relief, où deux jeunes filles face à face contemplent les fleurs qu'elles haussent jusqu'à leurs yeux de la pointe de leurs doigts.

— Toutes deux se tenant dans le temps du temple.

— Tu ne trahis pas, proposant cela, ce que nous ont proposé les plus sérieux étymologistes. Je n'écarterais pas *templar*, qui veut dire en espagnol de tauro-machie: contenir et pacifier le taureau, et en quelque sorte le mettre en espace, soit dans un terrain délimité où aura lieu le sacrifice.

— Où se fera le sacre.

— Exactement.